

En fait de fiertés, l'homme n'en éprouvait qu'une: c'était à l'égard de ses bêtes. Nos habitants tinrent toujours à mener de beaux chevaux. Jamais ferrés, les courriers ne souffraient jamais de serrement ou de pied-plat. Exemptés des courses au trot, ils ignoraient l'écart aussi bien que le souffle. D'ordinaire, on les montait à selle. Les chevaux étaient rarement nourris de foin; comme les autres animaux, ils se contentaient de paille. Leurs harnais à bossettes avaient bien coûté de vingt-cinq à trente piastres. De calèche il n'y avait que cinq ou six par paroisse; avec ses crics peu serrés, pour faire du bruit et attirer les regards, chacune revenait à cinquante et soixante piastres. La plupart la remplaçaient par la charrette ou le tape-cul, par la wagonnette ou *buggy* à partir de 1840.

Pour le reste, nos pères étaient moins qu'exigeants. Legendre, dans ses *Échos de Québec*, et l'abbé Casgrain, dans son tableau de la rivière Ouelle, nous ont décrit la pauvre maison de bois équarri, logement du colon. L'article de luxe était la large couchette à ciel-de-lit et à rideaux, placée dans la chambre nuptiale, et si haute qu'on y montait à l'aide d'un escabeau. Dans la salle de réception les photographies, à peu près absentes avant 1845, coûtaient même alors de cinq à dix piastres l'unité. On ornait les murs de portraits à l'huile, payés de vingt-cinq à soixante-quinze piastres.

La rareté des montres et des horloges était encore plus frappante. On faisait une marque sur le coin sud de la maison pour que le soleil y indiquât midi. La nuit, on se guidait d'après le premier et le deuxième chant du coq. En voyage, le soleil haut de deux brasses marquait sept heures du soir; s'il ne paraissait pas, on l'attendait philosophiquement. Les grandes horloges de Chartrain et de Bellerose ne parurent qu'en 1845. On se procurait par